

Jacques Lèbre

## C'est un premier jet

### I

Est-ce par peur de l'an deux mille  
que l'homme a réduit, détruit, broyé les distances,  
accélééré la vitesse – et vers nulle part  
puisque les siècles ne sont pas un lieu, mais du temps ?  
C'est un premier jet, le monde,  
ce n'est pas au départ pensé, réfléchi,  
ça continue, ça tourne sur sa lancée  
avec une femme qui traverse la place – pensive,  
on dirait Vénus, dans une aurore disparaissant  
entourée de moutons blancs qui s'éloignent légers,  
âme d'ici-bas prenant doucement congé.  
La sombre place est éclairée et le miroir là-haut posé  
ne reflète ni nos pensées ni nos gestes,  
ni le passage de la femme inconnue et rêveuse ;  
il avoue, dans l'univers, notre solitude.

### II

Quand les Rois mages suivaient l'étoile  
l'équinoxe de printemps était en Bélier ;  
les chinois réglaient leur calendrier sur les Pléiades,  
et les égyptiens, et les premiers grecs ;  
aujourd'hui l'équinoxe de printemps est en Poissons.  
Ça continue, ça tourne sur sa lancée  
avec l'arbre qui accroche ses racines à la terre,  
avec le rire infini et clair du ruisseau.  
Une vitesse pépie, une insouciance, une gaieté ;  
hier avec deux amis je déjeunais,  
l'autre est la rivière qui éclaire le même.

### III

Il n'y a pas d'usure puisque les planètes  
sont des rouages qui ne se touchent pas  
comme femme et homme l'un à l'autre inconnus  
bien que longuement l'un à l'autre apparaissant  
dans un café, une rue, un quelconque restaurant  
comme si le vide était à l'origine de l'amour,  
comme s'il n'y avait pas d'amour possible  
sans ce vide que nul jamais ne dévoile.

### IV

Des arbres, ô des arbres ! Des arbres comme craque  
dans la poitrine doublée de vitres un besoin d'air,  
il manque des arbres aux arbres dans la cour  
et des prés ou des champs, des bois visibles  
dans le lointain, deux mésanges dans la cour,  
il manque des mésanges aux mésanges  
et au-dessus il manque du ciel au ciel  
et de l'espace à l'espace comme manque peut-être  
du manque au manque pour la résurrection d'un dieu.

### V

La psychanalyste au comptoir avec un verre,  
l'anesthésiste avec son demi de bière, le soir  
parce que leur travail est fatigant, est fatigant.  
Et cette femme, cet homme au restaurant  
qui entament une conversation qui se poursuivra  
dans l'odeur corporelle l'un à l'autre avouée ;  
mais savons-nous bien si cela est déjà de l'amour  
quand ce n'est peut-être encore que du désir,  
de la chair, du physique ou des hormones,  
C'est un premier jet, le monde,  
ce n'est pas au départ pensé, réfléchi,  
ça continue, ça tourne sur sa lancée,  
ça vagit dans la bouche des nouveau-nés.

## VI

L'espace n'est pas un chemin pour les planètes,  
elles tournent comme des têtes prises de vertige ;  
chauves, sauf une, allez savoir pourquoi.  
Chevelure pleine d'oiseaux qui chantent, de nids,  
pleine de singes qui sautent de liane en liane ;  
corps couvert de poils – mâchonnés ils donnent du lait  
ces poils d'où s'élève aussi le chant du grillon  
comme dans l'amour une femme émet des sons.  
Ô herbe, pelouses, prés ! Paix, paix pour les yeux.  
L'espace n'est pas un chemin pour les planètes,  
c'est l'absence du corps d'un dieu qui est vertige.

## VII

Plaque contre plaque tectonique  
la Terre ne digère pas l'instabilité foncière,  
les mouvements souterrains de la matière.  
Le sol, notre assise, est en mouvement,  
qui tremble, se creuse ou se boursoufle.  
Les eaux courent à la mer, clapotante, ressassante,  
les vagues disent au rivage leur nostalgie  
pour tout ce qui va, et en allant chante  
pendant que s'entrechoquent les continents.  
Les ères succèdent aux ères,  
les eaux, les glaces recouvriront mon lieu natal  
quand je serai mort depuis longtemps.

## VIII

« Ai-je bien fait de dire cela ? »  
interroge l'amie, un soir où nous buvons  
dans la lumière du café bruyant,  
mais dit-on jamais ce qu'on voulait dire ?  
La parole est une arche de Noé,  
le monde y tangue en désordre,  
la voix y cherche une justesse, une vérité.  
Nous sommes embarqués,  
avec pour toute voile le ciel vide  
au cas où renaîtraient d'anciens dieux.

## IX

Et ne fallait-il pas que l'espace fût d'abord vide  
pour accueillir le mouvement des planètes,  
et l'esprit d'abord disponible pour accueillir  
toute cette cacophonie terrestre, de langues,  
de cris et de sons, de peaux et de plumes ?  
La voie lactée brille dans son infini silence  
si bien que l'on dirait les paillettes d'une semence  
congelées pour la création d'un autre monde.  
Et les phosphatases découvertes par un biologiste,  
mais qui meurent une fois isolées en laboratoire,  
sans doute le savent, qui peuvent vivre deux mille ans  
dans les vieux os, les vieux os de nos ancêtres.

## X

Ce n'est pas au départ pensé, le monde,  
par qui, qui entre-temps aurait démissionné ?  
Hier soir une jeune fille s'effondrait sur une chaise,  
à la sortie du café elle pleurait sur la terrasse  
et ses deux amis ne la consolait pas.  
Je ne pensais pas à la mort, à l'annonce d'une mort,  
pas avec ces larmes-là, je pensais à une maladie.  
Je la connaissais de vue, l'avais toujours vue gaie,  
je l'imaginai après l'amour, souriante et comblée ;  
elle était bien en chair, mère déjà de l'accueil  
et, me disais-je, mais c'était une impression,  
peut-être ne sait-elle pas dire non aux hommes ;  
mais pourquoi lui inventais-je une vie, un destin ?  
Il faisait nuit déjà, seuls sur la terrasse  
ils ne voyaient pas se retourner les passants,  
ils exploraient le sol d'une planète appelée Douleur,  
loin, grands comme des astronautes.

## XI

Il n'y aurait pas de dieu sans monde.  
Comme la bulle de savon qui éclate et n'est plus  
devant le regard de l'enfant à la fois joyeux et déçu  
il n'y aurait pas de dieu sans ce souffle  
qui fait apparaître un geai, une mésange.  
Souffle, module ma voix, porte au loin mes paroles  
jusqu'à l'ouïe du silence, qui est compassion.

## XII

Il faut voir les pigeons, la nuit, dans la hauteur,  
endormis à l'ombre des réverbères, alignés sur une corniche,  
ailes si bien repliées que plus rien ne s'oppose  
à la venue d'une grande tristesse ; celle de l'espace  
quand plus rien ne bouge en son sein,  
sur lui-même effondré, sans souffle et sans larme.  
Rue Buffon je marchais, arrêté sous les pigeons je pensais :  
l'immobilité, voilà la plus grande terreur ici-bas.  
Oh que ne m'abandonne pas la rivière de la pensée,  
ni cette force dont je ne suis qu'un repos passager.  
Que serait la force si elle n'habitait pas choses et êtres ?  
Les corps, les formes sont le repos de ce monde  
qui continue, qui tourne sur sa lancée  
avec la circulation du sang, les battements du cœur.

## XIII

Avec la circulation du sang, les battements du cœur ;  
signe d'une fragilité, d'une faiblesse, d'une fatigue parfois ;  
signe que le mouvement du monde, en nous aussi enclos,  
nous n'en sommes jamais que l'accueil, le havre passager.  
Ainsi, mourir c'est peut-être déborder, rejoindre  
une inondation inconnue jusqu'alors, pressentie peut-être.